

# Beau Disundi

## Sofia Dati

Dans son œuvre, Beau Disundi tisse des fils d'histoire. En réfléchissant au voyage de la morue depuis les eaux froides de l'océan Atlantique Nord jusqu'aux cuisines congolaises contemporaines, il retrace une histoire du commerce maritime et son apogée à l'ère du capitalisme mondialisé. L'œuvre cartographie une circulation du pouvoir et du capital à travers des traces matérielles de domination devenues des objets banals et quotidiens. À une extrémité du tableau « Géopoétique » (2025), nous lisons : « Morue norvégienne. » L'artiste laisse des indices qui pointent vers les cartons de makayabu recyclés qu'il a utilisés comme toile — makayabu étant le mot lingala pour le poisson séché et salé. Ayant grandi à Kinshasa, Disundi connaît bien la saveur salée du poisson et ses nombreuses utilisations dans les plats locaux. Partant de sa propre assiette, il déballe une histoire plus large dans laquelle le commerce du poisson salé joue un rôle majeur dans l'expansion et l'incorporation capitalistes.

« Le commerce du poisson salé est, depuis ses débuts, une affaire transatlantique ». Originaire de la culture viking, la pratique de conserver le cabillaud en le séchant et en le salant a facilité les voyages sur de longues distances. La technique a ensuite été adaptée par les Basques, avant que le Portugal ne prenne le dessus dans la production de morue à la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle, alimentant ses expéditions coloniales. Disundi nous renvoie à cette époque, lorsque cette nourriture séchée pour le voyage a été introduite par des explorateurs portugais dans la région entourant le fleuve Congo. « Si nous sommes ce que nous mangeons — il demande — qu'est-ce que l'histoire du makayabu dit de moi ? » Comment se rapporte-t-on à l'identité lorsqu'elle est si profondément enchevêtrée avec des codes culturels imposés ?

Alors que les expéditions coloniales faisaient des paysages exotiques un trope populaire dans l'art européen, Disundi donne une tournure différente à ses paysages luxuriants, montagnes, arbres et fronts de mer. Dans les ombres de ses décors nocturnes, on distingue des objets sculpturaux composés de bâtonnets en forme de membres longilignes qui réinventent la forme des structures suspendues utilisées pour sécher le poisson. D'une surface de carton de makayabu — qui porte les souvenirs d'une histoire de subjugation — Beau Disundi fait apparaître de nouveaux imaginaires. Avec leur perspective plate et leurs couleurs vives, ses peintures transmettent une douceur rappelant la peinture japonaise Sansui (de paysage) ; et elles nous plongent dans le type de configurations spéculatives que l'on pourrait trouver dans les paysages urbains futuristes de Bodys Isek Kingelez. Disundi transforme le carton de makayabu en un socle pour l'émergence de nouvelles façons de voir le moi en relation avec le monde.

Après avoir étudié les beaux-arts et l'architecture d'intérieur à l'université, ainsi que la sculpture avec son père, Disundi navigue à travers différentes techniques comme autant de façons « de se perdre et de chercher d'autres chemins, d'autres alternatives, d'autres voies ». Dans ses pièces tissées, il emprunte et réoriente le motif moderniste de la grille. Il utilise des grilles métalliques pour tisser des images de paysages fragmentés et pixélisés — comme si l'image était aux prises avec ses lacunes ou ses silences hérités. Ici et là, l'artiste place des chaises dans ses compositions, comme des trônes se posés sur des terrains instables — au bord d'une colonne dans la sculpture « Ogun » (2025), et à la pointe de la montagne dans « Géopoétique » (2025). Qu'elles soient conçues pour la divinité du fer et de la guerre (Ogun) ou une assemblée de dieux présidant sur le mont Olympe, les chaises apparaissent comme des incarnations de pouvoir à un point de basculement. Avec ses chaises, comme avec son utilisation de grilles et de carton de makayabu, l'artiste détourne un éventail de matériaux, de formes et de transactions historiques qui ont façonné la modernité telle que nous la connaissons.

L'ensemble des nouvelles pièces présentées dans la galerie matérialise tout des processus d'effacement, de ruptures et de falsifications qui participent à la fabrication d'une image de soi. Les œuvres de Beau Disundi plongent dans l'obscurité pour contrer l'omnivoreté du capitalisme et des Lumières ; elles activent le feu comme force de transformation ; et finalement, elles tissent ensemble des couches d'histoires troublées pour construire un sens de soi au-delà des paramètres donnés — et imposés.

In his work, Beau Disundi weaves together threads of history. Reflecting on the journey of codfish from the cold waters of the North Atlantic Ocean, all the way to contemporary Congolese kitchens, he retraces a history of maritime trade and its culmination in the era of globalized capitalism. The work maps out a circulation of power and capital through material traces of domination that have become mundane, everyday objects. At an extremity of the painting "Geopoetic" (2025), we read: "Norwegian codfish." The artist leaves clues that point at the recycled makayabu packagins he used as canvas – makayabu being the lingala word for dried and salted fish. Growing up in Kinshasa, Disundi is well acquainted with the fish's salty flavour and its many uses in local dishes. Departing from his own plate, he unpacks a wider story in which saltfish trade plays a major role in capitalist expansion and incorporation.

*"The commerce of saltfish is, from its beginnings, a transatlantic affair".* Originating in Viking culture, the practice of preserving codfish by drying and salting it facilitated long-distance travel. The technique was then adapted by the Basques, before Portugal took the lead in the business of salted codfish production in the late 14<sup>th</sup> century, feeding into its expanding colonial expeditions. Disundi sends us back to that time, when this dried travel food was introduced by Portuguese explorers in the region surrounding the Congo river. *"If we are what we eat – he asks – what does the story of makayabu say of me?"* How does one relate to identity when it is so profoundly tangled up with imposed cultural codes?

While colonial expeditions made of exotic landscapes a popular trope in European art, Disundi gives a different twist to his lush landscapes, mountains, trees, and waterfronts. In the shadows of his nighttime sceneries, we distinguish sculptural objects composed of longilinear limb-like sticks that reinvent the form of hanging structures used to dry fish. From a surface of makayabu cardboard – which carries the memories of a history of subjugation – Beau Disundi makes space for new imaginaries to appear. With their flat perspective and vibrant colors, his paintings convey a softness reminiscent of Japanese Sansui (landscape) painting; and they draw us into the type of speculative

configurations one might find in Bodys Isek Kingelez's futuristic cityscapes. Disundi transforms makayabu cardboard into a bedrock for the emergence of new ways of viewing the self in relation to the world.

Having studied fine arts and interior architecture at university and sculpture with his father, Disundi navigates different techniques like so many ways *"of getting lost and trying out other paths, other alternatives, other routes."* In his woven pieces, he borrows and reorients the modernist motif of the grid. He uses metal grids to weave images of fragmented, pixelated landscapes – as though the image were grappling with its inherited gaps or silences. Here and there, the artist places chairs in his compositions, like thrones treading on unsteady grounds – at the edge of a column in the sculpture "Ogun" (2025), and at the tip of the mountain in "Geopoetic" (2025). Whether they are made for the deity of iron and war (Ogun) or an assembly of gods presiding over Mount Olympus, the chairs appear as embodiments of power at a tipping point. With his chairs, like with his use of grids and makayabu cardboard, the artist diverts an array of materials, forms, and historical transactions that have shaped modernity as we know it.

The ensemble of new pieces featured in the gallery all materialize processes of erasure, ruptures, and forgeries that participate in the making of an image of the self. Beau Disundi's works delve into darkness to counter the omnivoracity of capitalism and enlightenment; they activate fire as a force of transformation; and ultimately, they weave together layers of troubled histories to build a sense of self beyond given – and imposed – parameters.

Sofia Dati